

MICHAEL FENRIS

**DIAMANTS  
SUR MACCHABÉES**

POLAR

**EAUX**   
**TROUBLES**

Ceci est une œuvre de fiction. Les situations et les personnages décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Retrouvez-nous sur : [www.editionseauxtroubles.com](http://www.editionseauxtroubles.com)

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite »  
(art.L.122-4)*

Conception, création graphique et mise en page : Isabelle Stoelen  
Graphisme : Tamara Delloue

Copyright ©. Tous droits réservés.  
© Éditions Eaux Troubles 2019  
ISBN : 978-2-940606-36-8

*« À la mémoire de Raymond Chandler, Dashiell Hammett et  
Mickey Spillane. »*

## Chapitre 1

La jeune femme assise en face de moi n'est pas vraiment belle dans le sens classique du terme, mais elle a du charme. Je pense que c'est à cause de ses cheveux, trop blonds, trop vaporeux, mais aussi de son maquillage un peu trop appuyé. À peine trente ans, une poupée de porcelaine aux cils interminables, des lèvres impeccablement ourlées, trop gourmandes, trop pulpeuses, trop rouges, une bouche faite pour embrasser... Ou pour mordre. Elle porte une robe ajustée sous un manteau de fourrure, sans doute du vison. Je ne suis pas spécialiste des fourrures, en fait je déteste ça. Se foutre de la peau de bestiole morte sur le dos. Mais chacun ses goûts.

Elle est entrée dans mon appartement-agence (j'appelle les lieux pompeusement ainsi), en apportant une bouffée de parfum floral. C'est frais, mais trop chargé là encore. Hypocritement, je me dis que ça change de l'odeur de tabac qui stagne dans la pièce depuis des lustres, au point d'en imprégner chaque objet. Elle a répondu à mon invite en s'asseyant sur le siège désigné. Il pleut dehors, son vison brille sous la lumière de la lampe de notaire qui me sert à éclairer chichement les lieux. Elle pose son ridicule petit parapluie, qui doit à peine lui protéger le visage, retire ses gants. Elle a de longs doigts, fins, presque fragiles. Ses jambes aussi sont longues et fines, gainées de bas couleur miel. Une auréole commence à assombrir le parquet en vieux chêne. Je me dis que la

flotte a sûrement dû ruiner ses escarpins. Elle garde cependant son manteau. Je n'ai pas vraiment les moyens de chauffer ces derniers temps. Sous l'effet conjugué de nos deux respirations, la buée commence à se former sur les vitres. Elle promène un regard vaguement intéressé autour d'elle sur les différents meubles de la pièce, s'arrête un moment sur ma flasque fétiche posée sur le bureau, dans laquelle une balle demeure à jamais enfichée. Je sens qu'elle brûle d'envie de me demander ce que cela signifie. Mais déjà, elle fixe la porte close sur sa gauche. Elle mène à mes appartements, à savoir une salle de bains – plutôt un cagibi – une chambre et une minuscule cuisine. J'ai laissé la radio fonctionner, et elle distille un air nostalgique d'Errol Garner à travers la cloison. Nous nous observons comme deux chats de chaque côté d'une vitre, puis elle ouvre son sac à main, en tire un fume-cigarette nacré, y fixe une cigarette à l'extrémité. Galant, je me penche pour lui offrir la flamme de mon briquet. J'en profite pour en allumer une à mon tour. Tant pis pour le parfum floral. Nous sommes là à fumer sans rien dire, aussi finis-je par ouvrir le dialogue.

– Alors, dites-moi, mademoiselle...

– Llerellyn. Vera Llerellyn.

– Mademoiselle Llerellyn. Que puis-je faire pour vous ?

– J'ai eu votre numéro dans le journal, dit-elle. L'édition du soir, tient-elle à préciser.

Elle a la voix rauque, sans doute de trop fumer. J'opine. Il m'arrive de m'offrir un peu de publicité dans l'édition du soir, lorsque mes moyens me l'autorisent. C'est à dire pas souvent ces derniers temps. Personne ne semble avoir envie de faire appel à mes services. Peut-être qu'avec le temps mes compétences se sont étioilées, diluées dans l'alcool. Les flics ne me font guère de cadeaux. Je fouille dans un des tiroirs de mon bureau, en sors deux verres ainsi qu'un fond de bourbon. Je lui propose un remontant, qu'elle accepte. Nous trinquons à n'importe quoi, au temps de merde qu'il fait dehors. Elle repose le verre en ayant à peine trempé les lèvres, mais suffisamment pour que je voie le dessin de

sa bouche imprimé dessus. Elle finit par me désigner la flasque chromée et sa balle. Je lis une question muette. Ils me demandent toujours pourquoi. Pourquoi cette balle et pourquoi cette flasque. C'est une longue histoire liée à un passé révolu. Je ne bois jamais ce qu'elle contient avant d'avoir fini une affaire, question de principe. Ou de superstition. Elle se contente de ma vague réponse semblant réfléchir pour organiser ses pensées.

— C'est à propos de mon frère, finit-elle par dire.

J'attends la suite.

— Il a disparu.

Je ricane :

— Disparaître ici, mademoiselle, c'est plus qu'une évidence ! On disparaît dès qu'on naît dans cette saleté de ville, l'existence même n'est qu'une survie !

— Pas mon frère ! réfute-t-elle. Ce n'est pas son genre. Si vous le connaissiez, vous verriez qu'il n'a aucune raison de disparaître.

Elle me tend un cliché de son frère. Dans la trentaine aussi, peut-être plus jeune qu'elle, c'est difficile à préciser. Peu de traits en commun en dehors de la forme des yeux. Sinon, le type en question a l'air tout à fait banal, un visage de truand à la petite semaine. Un sourire presque mauvais étirant des traits quelconques, des cheveux roux qu'il dissimule sous une casquette de *tweed*. Je pense que si ce *quidam* a disparu, c'est parce qu'il a rencontré une lame de couteau au détour d'un coin de rue, et que ce surin s'est malencontreusement glissé entre ses omoplates. Je me retiens de le dire à mon interlocutrice.

— David a disparu depuis cinq jours. Je devais le rejoindre à la gare Centrale, nous étions à la veille de partir en voyage. Je l'ai attendu en vain. J'ai cherché à son domicile, mais sans l'y trouver. Il n'a pas répondu à mes appels. Je veux que vous le retrouviez.

— Vous n'en avez pas parlé à la police ?

— Si, mais je n'ai pas confiance en eux. Ils vont laisser traîner les choses, mettre le dossier sur un dossier, puis sous un dossier, un autre viendra le recouvrir, et on n'en parlera plus.

— Nous sommes bien d'accord sur ce point ! Je connais en particulier le grand patron, nous ne sommes pas vraiment des amis.

— C'est pour ça que j'ai besoin de vous. Vous n'êtes pas du genre à vous coucher devant un flic.

Je fais mine de réfléchir. Elle ne me laisse pas le temps de répondre ou d'argumenter.

— Je sais que vous n'avez rien à faire. En fait, vous n'avez rien à faire depuis plusieurs mois. Je vous offre un *job*. Bien payé en plus. J'ai besoin que vous retrouviez mon frère. Quant à vos frais...

Elle ouvre à nouveau son sac. En sort une poignée de Jackson et de Grant. Je louche sur le contenu de son portemonnaie. À vue d'œil elle collectionne tous les présidents des États-Unis. Elle a raison : mon compte en banque a un peu trop tendance à crier famine ces temps-ci, et mon réfrigérateur n'abrite guère plus que des glaçons.

— Voilà trois cents dollars, monsieur Fergusson, dit-elle en me tendant les billets. Comme avance. Ça devrait vous permettre de commencer vos investigations.

— Je n'ai pas encore accepté, mademoiselle Llerelyn.

Elle me regarde de ses yeux très sombres.

— Mais vous allez le faire, n'est-ce pas ? Vous avez autant besoin de cet argent, que moi j'ai besoin de vous.

Mes doigts hésitent, puis se referment sur la liasse. Trois cents dollars. De quoi voir venir pendant quelque temps. Je serais idiot de refuser.

— Je vous écoute...

## Chapitre 2

La porte de mon appartement-agence s'est refermée sur elle. Je reste seul assis, à écouter cette saleté de pluie qui éclabousse la rambarde de la fenêtre. Il ne reste dans l'air qu'une vague sensation de parfum, un rond humide sur le parquet, et son verre de bourbon. Je repasse dans ma tête tout ce qu'elle a pu m'apprendre sur son frère.

David Llerellyn est un bon à rien. De cela, j'en suis convaincu. Il a traîné dans tous les petits trafics, jamais rien de bien méchant. Vera a eu beau le défendre, je ne me fais pas d'illusions. C'est un rat d'hôtel. Il porte sur son visage ingrat le poids de ses petits larcins et de ses rêves de grandeur. Il n'a pas le physique du caïd, pas celui du meneur, mais je le crois suffisamment malin pour passer entre les mailles du filet lorsque la police effectue ses descentes dans les bas-quartiers.

Vera et lui ont perdu leurs parents très jeunes. Ils ont été élevés par leur oncle et tante, avec l'espoir secret pour ces derniers de toucher le *jackpot*. Car on avait les moyens chez les Llerellyn. Pas une grosse fortune, non, mais de celles qui te permettent de te coucher le soir sans te poser de question sur le lendemain. L'héritage, l'oncle et la tante en ont croqué juste ce qu'il fallait, puis eux aussi sont morts. Dure loi de l'existence, mais ici, dans la Ville, c'est monnaie courante. On naît, on vit, on meurt, parfois même on meurt plus vite qu'on ne naît. Dans cette histoire, la petite Vera a gagné le gros lot. Deux fois, car eux non plus n'avaient

pas d'héritiers. La jugeant sans doute plus sage que son frère, ils en ont fait leur exécutrice testamentaire. L'unique gestionnaire du magot familial. David ne touche qu'une pension chaque mois, décidée par acte notarié. Dans ces conditions, je peux comprendre qu'il lui vienne des idées d'émancipation. Mais d'après Vera, il se tient à carreau. Il travaille comme serveur dans un bar de la ville, le « *Triple Spike* », un bar que je connais pour l'avoir fréquenté il y a de cela des années. Il y a une salle de jeu dans l'arrière-boutique, ça parie, ça joue à la roulette, parfois russe, dans les caniveaux juste derrière l'établissement. David fait aussi quelques extras à droite à gauche. Il est musicien à ses heures perdues, joue du piano dans un orchestre de *jazz*. La salle de spectacle est à trois pâtés de maisons de mon bureau. Pour finir, il sert de partenaire d'entraînement et accessoirement d'homme à tout faire dans une salle de boxe, le « *Joe's Boxing* », de l'autre côté de la gare, à deux pas du fleuve. Une vie bien remplie, qui l'amène à fréquenter des gens pas forcément fréquentables. N'allez pas croire que tous ces endroits respirent le fric et le bon goût. Ou alors, si le fric sent quelque chose, c'est plutôt l'arnaque.

Il y a cinq jours, David Llerellyn avait rendez-vous avec sa sœur à la gare centrale. Un petit voyage de quelques jours, prévu de longue date. Vera me parle de succession à régler, une vieille propriété du côté de sa tante. David souhaitait l'accompagner pour se remémorer un peu son enfance. La villa se trouve dans la banlieue nord, là où le fleuve perd son aspect de mercure pour commencer à ressembler à de l'eau. C'est une charmante maison, avec un petit jardin, des fleurs dans la cour, des pommiers chargés de pommes. Je crois que je n'ai pas vu un arbre depuis des lustres. Ici, dans la Ville, les seules choses qui ressemblent à des arbres sont les réverbères sur lesquels des générations de chiens viennent pisser, en espérant qu'un jour leur urine finisse par ronger le métal et le foutre à bas. Ici la pierre a bouffé le paysage depuis longtemps. Vera Llerellyn s'est rendue à la gare, a attendu son frère pendant deux heures, ratant bien évidemment son train, puis

le suivant. Elle a tenté de le rejoindre chez lui, elle s'est déplacée jusqu'à son appartement, puis sur ses différents lieux de travail, mais personne ne l'avait vu. La veille il était encore là, et le lendemain, pfft ! Envolé. Elle a hésité à contacter la police, elle n'a pas eu confiance. Sur ce point je ne lui donne pas tort. La police est sacrément corrompue dans le coin, surtout depuis que c'est Bridges qui mène la danse. L'inspecteur Tyler Bridges. Un teigneux, un cruel, qui ne laisse absolument rien passer, même si je le soupçonne de fermer parfois un peu les yeux pour rendre service à la mairie. Il a sans doute des ambitions politiques à plus ou moins longue échéance.

Si je parle aussi bien de lui, c'est qu'il a été mon coéquipier à l'époque où je portais encore l'uniforme. Ça fait maintenant quinze ans de cela. Je n'ai rien oublié et je suis persuadé que lui non plus. Si je veux enquêter sur la disparition de David Llerellyn, il va falloir que je fasse attention à lui. L'amitié ne franchit jamais la porte de son bureau.

Je me lève pour aller me planter devant la carte de la Ville, punaisée contre le mur. L'humidité la fait se gondoler. Faudrait que je songe à refaire l'étanchéité des fenêtres. Sans compter que, juste derrière, il y a la salle de bains avec la douche. Je dois avoir des infiltrations. À l'aide de petites punaises, je fixe les endroits où David Llerellyn a été vu, où il travaille. Ça me fait un assez grand rayon d'action, je vais en avoir pour la journée pour tout parcourir. Voire deux jours, si je tiens compte des horaires d'ouverture des différents établissements. Mon verre à la main, j'étudie les rues autour de chaque endroit. Bien évidemment, c'est le « *Joe's Boxing* » qui m'attire le plus, en raison de sa proximité avec le fleuve. Quel endroit plus pratique et plus discret pour faire disparaître un corps ?

Le soir tombe vite dans la Ville. Aller zoner de ce côté ne me paraît pas raisonnable, j'irai plutôt demain. Par contre, je peux encore aller faire un tour jusqu'au « *Triple Spike* » pour y sentir l'atmosphère. Je consulte ma montre. La soirée n'est pas vraiment

commencée, j'aurai un peu plus de chance de coincer un loufiat pour l'interroger. J'enfile mon imperméable, coiffe mon feutre et sors sous la flotte. Je n'oublie pas d'emporter la flasque pour la glisser dans ma poche poitrine, juste au niveau du cœur. Cette vieille superstition... Ma vieille Pontiac m'attend dans l'angle d'une ruelle. C'est une authentique LeMans dont le V8 de 6,4 litres préparé spécialement pour moi me coûte une blinde en carburant. Quelques traces de rouille parsèment sa carrosserie d'un noir d'encre, des rayures, des éraflures et quelques bosses l'enlaidissent un peu. Lorsque je la démarre, le moteur a quelques ratés, une toux de catarrheux. Elle est comme moi, meurtrie en dedans et au-dehors, mais elle tient le choc. Elle s'efforce de survivre. Le ronronnement du fauve réveillé m'indique qu'elle est prête. Je me lance dans la circulation sans fin de l'avenue, traverse la Ville en direction du bar. Mon estomac se serre. Toute une série de souvenirs est en train de remonter à la surface.